

JACQUELINE OU LES GENES ASSASSINS

polar de Georges FAYAD
(extrait)

I

ALEXANDRE

CE 21 juin 1961 à quinze heures quarante cinq, le flot de passagers qui s'engouffrait dans le hall des arrivées de l'aéroport de Bordeaux-Mérignac avait quelque chose de singulier. La peur se lisait encore sur le visage de chacun de ses membres, hommes femmes, enfants. Ils étaient bien loin du lieu de leur terreur et se retournaient encore, craignant dans leur dos la menace d'un revolver ou plus particulièrement celle d'une machette ou d'une Ngbaka, ces redoutables couteaux de lancée à plusieurs lames et ressemblants à une faucille. Lourdes malles métalliques et objets de l'art nègre dénonçaient leur provenance d'Afrique, et frayeur panique signifiait le Congo en guerre. Un seul homme émergeait de cette affligeante débandade, d'une part par sa grande taille, et d'autre part par cette force tranquille qu'affichait sa sérénité et sa nonchalance. Seule sa chemise à fleurs et son pantalon blanc l'affiliaient au genre colonial de cette troupe en retraite, pleurant ses privilèges d'antan et rentrant dans le rang commun de sa société d'origine. Lui il s'appelait Alexandre Janssens, nom dont il était fier et qu'il portait haut en toutes circonstances. Du sommet de son mètre quatre vingt dix il n'avait aucun mal à le faire, tout en élégance, muscles longs et aspect svelte. Deux fortes mâchoires terminaient un visage viril, adouci par un regard vert, contrastant avec des cheveux coupés courts et d'un noir luisant. Ses compagnons de voyage donnaient l'impression d'avoir essuyé tous les feux du front, lui s'était battu vraiment et semblait rentrer de vacances, si ce n'était cette béquille sous son épaule gauche qu'il utilisait à peine malgré sa cheville plâtrée. Le combat était sa vie, le combat était son métier et probablement son loisir, Alexandre s'affichait mercenaire, et contre ses services il fallait payer cher. La profonde cicatrice qui balafrait verticalement son large front en était la démonstration, et son apparente ancienneté prouvait bien que la guerre du Congo n'avait pas été sa seule confrontation. Ce personnage singulier à la démarche certes contrariée par sa blessure n'avait qu'un sac kaki à l'épaule, il était de ceux qui ne s'encombrent pas de bagages, de ceux qui ne les posent nulle part, un voyage toujours en intention.

Le service des douanes l'avait probablement pressenti, négligeant son passage sans contrôle, et l'y encourageant d'un geste de la main de la part du préposé au poste. En revanche la police s'attarda longuement sur son cas, intriguée par son cheminement peu orthodoxe, tout autre que celui auquel il serait raisonnable de s'attendre.

– Vous êtes mercenaire de nationalité belge résidant à Cuba, et en provenance du Katanga en guerre où vous avez été blessé. Vous avez un visa et vous êtes transféré de l'hôpital d'Élisabethville pour une intervention chirurgicale sur votre cheville gauche au CHU de Bordeaux. Pourquoi la France, Monsieur Janssens ? Pourquoi pas la Belgique, Cuba où vous résidez, ou tout simplement les États-Unis, vos voisins plutôt proches ?

– D'une part pour la qualité de la médecine française, Monsieur l'officier, mais surtout pour la disponibilité de ma sœur Berthe Janssens qui réside en Gironde et qui pourrait éventuellement s'occuper de moi ; la voix du sang, Monsieur, Une sœur ne s'improvise pas n'importe où !

– Je comprends mieux, répondit l'officier néanmoins perplexe. Vos papiers sont en règle et vous avez un ordre de transfert hospitalier... Allez-y, Monsieur Janssens.

De par son pedigree, le mercenaire était habitué à cette curiosité dont il était toujours l'objet aux polices des frontières. Il ne s'en formalisa pas outre mesure, traversa le hall de l'aéroport

relativement alerte et bravant son handicap, sortit et se dirigea vers la file de taxis pris d'assaut par beaucoup d'autres voyageurs. L'une de ces automobiles, comme si elle lui était attirée sortit du rang, doubla illicitement deux autres, et vint à sa rencontre. Le chauffeur, petit et noir de peau, lui ouvrit la porte arrière et l'invita à prendre place pendant qu'il rangerait son seul et unique bagage dans le coffre.

– Vous avez le droit de choisir vos clients ? lui demanda Alexandre, surpris et dérangé d'avoir été contraint à accepter ce petit homme qui indélicatement venait de s'imposer à lui.

– C'est un arrangement avec mes collègues, Monsieur. J'avais une petite panne, raison pour laquelle il avait été conclu que je reprendrais la tête de la file dès ma réparation faite. Ce n'était rien de grave, un fusible cramé. Où dois-je vous conduire, Monsieur ?

– Assez loin, vous avez de la chance, votre panne n'est pas que de mauvaise augure. Vous prendrez la direction de Libourne, Castillon-la-Bataille, puis vous me déposerez au bar de l'avenue Charles de Gaulle, à Sainte Terre. C'est un tout petit village au bord de la Dordogne. Voyez-vous où c'est ?

– À plus de soixante kilomètres ! estima le chauffeur, plutôt ravi.

– Oui, ma sœur tient cet établissement depuis bien longtemps et, quand je me trouve dans les parages, je fais l'effort de passer la voir.

– Esprit de famille, conclut sobrement le chauffeur.

– Eh oui... lui répondit Alexandre d'un ton peu convaincant. Quand on est dispersés...

La Peugeot 404 blanche traversait déjà Pessac et le chauffeur gringalet, de ses petits yeux rouges, lorgnait encore son rétroviseur intérieur par à-coups brefs et discrets. Il donnait l'impression de vouloir identifier son passager avec certitude, ou alors sa curiosité était au-dessus de toute mesure. La conversation commerciale étant terminée, le silence devint pesant. Alexandre ne voulait pas se livrer davantage, la discrétion l'arrangeait tout autant qu'elle ne semblait arranger le chauffeur devenu peu loquace et même timoré. Ce dernier combla le vide sidéral qui s'installa entre lui et son client en allumant sa radio, qui libéra la voix juvénile de Françoise Hardy chantant *Mon amie la rose*.

La 404 relativement vétuste allait tout de même bon train. Elle coupa le boulevard périphérique de Bordeaux, avala la rue Judaïque, et s'engagea dans le cours de l'Intendance. Au niveau du cours du Chapeau Rouge, le ralentissement dû à la circulation permit à Alexandre d'admirer le majestueux Grand Théâtre à sa gauche, et de réaliser enfin qu'il avait bel et bien quitté la gaieté naturelle d'Élisabethville et du Congo, pour la civilisation architecturale du 18^{me} siècle. Il s'acclimatait progressivement à l'Europe au fur et à mesure qu'il avançait dans son parcours, les quais, le pont de pierre, l'avenue Thiers, et maintenant le paysage boisé de la route de Libourne. Le voyage rapide avait bouleversé ses esprits et, par moments, il se surprenait s'attendant à voir un cynocéphale sur les branches d'un simple frêne. Ses virtuels allers-retours vers l'Afrique tels des spasmes se succédaient, indépendamment de sa volonté, le ravissaient parfois et plus souvent le tourmentaient. Derrière lui, comme tout le monde, il avait ses joies et ses peines, mais les siennes semblaient être d'un autre genre, inavouables et soumises aux lois du secret. Inexprimables et intenses, par moment elles brisaient la sérénité qu'il tenait à afficher, imprimant à son regard l'expression de la terreur qu'il avait dû souvent vivre, et surtout dominer. Le petit chauffeur l'avait bien remarqué, mais dans ce jardin ou cet enfer secret, il n'osa pas tenter d'y mettre ne serait-ce qu'un pied. Cet homme n'était pas commun, il valait mieux se contenter de juste le transporter.

Au niveau d'Arveyre, Alexandre crut avoir l'impression d'être fiévreux dans cette voiture dépourvue de système de climatisation, quand il entendit le chauffeur s'en plaindre lui-même. Ce dernier se pencha, ouvrit d'une main la boîte à gants et en extirpa un mouchoir blanc qu'il porta en éponge sur son front, puis sur ses deux joues creuses que la maigreur rendait inaccessibles. De cette boîte encore ouverte, trois guêpes de taille sortirent et, voraces, prirent en chasse les deux hommes d'abord surpris puis maintenant paniqués. Tête noire et abdomen à larges stries jaunes, la plus imposante par quelques coups d'ailes innervées déjoua les esquives d'Alexandre et vint le piquer dans le cou, pendant que les deux autres dévoraient les oreilles du chauffeur incapable de se défendre, les deux mains agrippées au volant. La trajectoire de la voiture devint incertaine puis

folle, mettant à rude épreuve sa suspension fatiguée pour garder un semblant de stabilité. Dans un crissement effroyable elle quitta la chaussée, flirta avec le profond caniveau du bas-côté, puis miraculeusement retrouva le bitume. Le conducteur dépassé et toujours attaqué esquissait déjà un arrêt sur le bord de la route, quand il sentit sa nuque prise comme dans un étau par la puissante main de son client.

– Roulez, et le plus vite possible, le tutoya ce dernier. Vers l'hôpital le plus proche!! M'entends-tu ?

– Bien Monsieur. L'hôpital de Libourne, précisa le chauffeur qui venait d'écraser de sa main gauche l'une des assaillantes, les deux autres déjà écrabouillées face à un mercenaire entraîné à d'autres combats bien plus subtils et dangereux.

Néanmoins pour Alexandre, ce dernier semblait avoir autant d'importance que ceux menés au Congo, entre fusils et mitrailleuses. Le chauffeur, plus impressionné par la panique de son client que par l'agression de trois guêpes, amorça une phrase pour relativiser et minimiser l'événement, mais ne put la terminer autoritairement interrompu.

– Roulez, bon Dieu ! Et ne me posez pas de question ! J'ai besoin de toute mon énergie pour me battre contre moi-même ! Roulez !

À ces propos qui lui semblèrent saugrenus, le chauffeur accéléra, se tut, et renonça définitivement à comprendre. Sur la banquette arrière, de ses ongles Alexandre se labourait furieusement la peau, n'ayant plus assez de doigts pour intervenir en maints endroits à la fois. Sa chemise ouverte sur sa poitrine dévoilait un thorax rougissant, suivi par un cou et un visage en devenir. Bientôt il se grattait le cuir chevelu et peinait à demeurer assis sur son siège à cause de ses brûlures annales. Tout son corps était en feu à l'extérieur, et bouillonnait davantage de l'intérieur. Un trismus des masséters vint subitement paralyser sa forte mâchoire, déformant jusqu'à l'articulation de ses gémissements, et exhibant une denture massive en occlusion serrée. Une brûlure de la muqueuse buccale précéda une gêne respiratoire qui se transforma rapidement en un horrible ronflement. Le chauffeur apparemment terrorisé semblait absent, sa jambe tétanisée n'obéissait à aucune nouvelle posture et écrasait l'accélérateur d'une pression égale quelle que fût la topographie de la route, ignorant virages ou descentes. À l'arrière Alexandre commençait à renoncer, de ses yeux écarquillés il implorait le ciel, et de sa bouche maintenant ouverte il espérait une toute dernière molécule d'oxygène. Après quelques soubresauts son corps cyanosé se relâcha, puis lourdement s'effondra. Le silence macabre qui suivit ramena le chauffeur à la réalité. Son client était probablement mort, chose presque grotesque à ses yeux, vu la taille insignifiante de l'insecte par rapport à la stature gigantesque du naufragé. Il décéléra et, sans conviction aucune, persévéra vers l'hôpital de Libourne. Il était bientôt dix sept heures sous un ciel bas et orageux, et les premières gouttelettes d'eau qui perlaient sur son pare-brise l'avisèrent que l'ouverture totale de sa fenêtre ne pouvait être que brève. Il le fit tout de même le temps d'un instant, l'habitable autant que lui-même avides d'un air nouveau et d'une atmosphère moins lourde. Il eut la lugubre impression de conduire un corbillard alors qu'il n'était que chauffeur de taxi, et réalisa que cette macabre fiction n'allait pas être simple à expliquer. Un vent de panique le fit trembler, lui fit envisager la fuite qu'il jugea accusatrice et suicidaire et à laquelle il se résolut vite à renoncer.



Vingt minutes plus tard, la Peugeot 404 franchissait le pont au-dessus de la Dordogne et pénétrait d'emblée dans la ville de Libourne, encombrée par une dense circulation à cette heure-ci. Le temps n'avait plus son importance, pensa le chauffeur, craignant par-dessus tout la proximité des autres automobiles et les regards indiscrets. Il passa au niveau de la gare, emprunta le passage surplombant la voie ferrée, tourna à gauche, doubla la clinique du Libournais, puis pénétra cent mètres plus loin à droite, dans le parking de l'hôpital. Craignant une accusation de nonchalance ou croyant encore au miracle, le conducteur congolais se crut obligé de claquer violemment sa portière et de rejoindre le service des urgences dans une course effrénée. Quand, essoufflé, il évoqua dans un style télégraphique la présence d'un homme probablement mort dans sa voiture, le service de la

réception se mit immédiatement en branle, envoyant brancard et personnel, et libérant salle et médecin. Le verdict ne mit pas longtemps à tomber, Alexandre était bien mort accidentellement, empoisonné par le venin de quelques hyménoptères conformément à ce que disait le chauffeur, mais tout était à vérifier. Bien de symptômes identiques se croisent lors d'empoisonnements de différentes natures et, une enquête médico-légale avait toute sa raison d'être, avait retenu le médecin légiste. Le corps de la victime fut discrètement descendu au dépositaire de l'hôpital et la police prévenue était déjà sur les lieux. Ainsi que le veut la procédure, le chauffeur et la voiture furent emmenés au commissariat, le premier pour sa déposition et la seconde pour une rituelle inspection. Au même moment, sa pipe éteinte à la main, le commissaire Bertomieux achevait sa conversation avec le médecin-légiste, face au long tiroir où reposait, recouvert d'un drap blanc, le corps d'Alexandre.

– Empoisonné c'est plus que probable, dites-vous docteur. Quant au poison en cause, il reste à déterminer, c'est bien cela ?

– C'est exactement cela commissaire, seuls les examens cliniques et biologiques nous en diront davantage, et probablement confirmeront le témoignage du chauffeur. Les guêpes, pourquoi pas !

– Pourquoi pas... ? répéta le commissaire Bertomieux, agacé par le légiste qui supputait l'habituelle exagération de la suspicion policière. À vous entendre, il n'y aurait assassinat qu'en présence d'une éviscération ou pire, d'une décapitation !

– Au risque de mettre tous les légistes au chômage, l'éviscération ou la décapitation aurait tout de même le mérite d'être claires. De grâce commissaire, persévérez et n'en démordez pas ! Suspectez les empoisonnements volontaires et même le vaudou si ça peut vous plaire ! Demain dans l'après-midi, vous aurez mon rapport sur votre bureau. Vous pouvez patienter jusqu'à demain ! Et entre-temps, promettez-moi de ne fusiller personne, commissaire !

– Le seul à fusiller serait vous, toubib, répondit le commissaire, bougon et le dos déjà tourné. Et n'oubliez pas de me faire parvenir ses affaires personnelles !

– Elles sont déjà entre les mains de vos inspecteurs, commissaire. Je fais mon boulot, même si je n'en ai pas l'air !

À ces propos, engoncé dans son trench-coat beige serré à la taille par une large ceinture, l'officier judiciaire était déjà loin. Les convenances n'étaient pas sa principale préoccupation, « bonjour » « au revoir » et « merci » étaient exclus de son vocabulaire. Il savait qu'il n'était jamais là pour distraire, pas plus par son discours que par son physique qui ne s'y prêtait guère. À un mètre soixante huit était son point culminant, au-dessus d'une masse trapue d'environ quatre-vingts kilos tout au moins. Nez fort entre deux yeux ronds et noirs, sous un front étroit et une chevelure grisonnante soigneusement rejetée vers l'arrière, telles seraient les caractéristiques de son portrait robot si un jour, entre flic et voyou, il traversait la barrière. Ce visage mat de peau semblait démodé, presque ancestral, n'inspirait aucune méfiance, et installait dans ses interrogatoires toujours calmes, un climat de confiance. Pour autant il n'en était pas moins persévérant et tenace, et ses avancées bien plus fructueuses que celles des plus violents de ses collègues, adeptes du bottin téléphonique qui frappe sans laisser de traces, ou d'autres moyens de pression encore plus pernicieux.

Il était vingt et une heures quand la Simca 1000 du commissaire Bertomieux stationna devant le 45 des actuelles allées Robert Boulin. Cela faisait bien longtemps que l'officier de police n'avait regagné cet immeuble avec tant d'engouement et à une heure si tardive. Entre les archives à l'étage et les bureaux au rez-de-chaussée de cette bâtisse ancienne, voilà des années qu'il s'ennuyait, assommé par le matraquage monotone des machines à écrire *Olivetti*, desquelles ne sortaient que des rapports quelconques pour une carrière quelconque. Aujourd'hui le sujet était autrement plus excitant, mort d'homme et enquête ouverte à toutes les éventualités. Toutes les lumières du commissariat étaient allumées, y compris celles de la cour arrière où était réquisitionné le taxi, cette 404 qui fut le premier corbillard du mercenaire Alexandre. Bertomieux gravit presque énergiquement les trois marches, sonna, et un gardien de la paix vint lui ouvrir.

– Ils vous attendent dans votre bureau, patron, lui dit ce dernier avec déférence.

Le commissaire traversa un long couloir aux murs nus et jonché de bancs vides, puis poussa

sans égard la quatrième porte à gauche. Face à son grand bureau métallique l'attendaient le petit chauffeur noir entre deux inspecteurs, tous les trois assis et silencieux.

– Vous avez l'air d'avoir déjà bouclé l'affaire, lança ironiquement le commissaire. Tant mieux !

Il ôta son trench-coat, l'accrocha soigneusement au portemanteau, et vint nonchalamment prendre place face aux trois hommes. Il prit le temps de bourrer sa pipe, de l'allumer, affichant ainsi sa sérénité par ses habitudes, quelle que fût la nature de l'affaire à laquelle il était confronté, puis calmement s'exprima :

– Je vous écoute, inspecteur Lindon. L'inspection de la voiture.

– Nous y avons trouvé les trois guêpes mortes. Les voici dans ce petit sachet, commissaire. L'une d'entre elles était sur le siège du conducteur et les deux autres sur la banquette arrière ; plus ou moins écrasées.

– Traces de sang, de lutte, habitacle détérioré ?

– Rien de tout ça, commissaire. Intérieur en ordre et nickel.

– Et ce qu'il y a dans ce carton, c'est pour mon petit déjeuner ?

– Un pot de confiture à moitié plein, et quelques gâteaux au miel. Ils étaient dans la boîte à gants encore ouverte.

– J'ai toujours ça dans ma voiture commissaire, se défendit le chauffeur. Je m'arrête rarement pour déjeuner, alors il faut que j'aie quelque chose sous la main. Il y en a peine assez pour moi, je n'allais pas inviter les guêpes !

Le commissaire remarqua le style peu académique de l'élocution de l'homme noir, en déduisit une probable condition sociale difficile, et évita d'y ajouter le désagrément d'une accusation non fondée, écartée en ces termes :

– Rassurez-vous, Monsieur, rien ne vous désigne responsable. Cependant, il y a eu mort d'homme d'une manière encore non expliquée. Le médecin confirme que vous aussi avez été piqué, et malgré cela, vous êtes toujours en vie ! Voyez-vous ce que je veux dire ? On n'en meurt pas fatalement, et c'est pour cette même raison qu'il y a enquête.

– Oui je comprends, commissaire, répondit le chauffeur troublé.

– Bien, nous reprendrons notre conversation demain. Vous êtes en garde à vue pour vingt quatre heures, le temps que le rapport médico-légal nous parvienne. En attendant, je suis tenu de vous informer de vos droits de gardé à vue et de la raison de ma décision.

« Mort d'homme en cours d'élucidation, et cela dans votre voiture et en votre seule présence, ce 21 juin 1961 vers 17 heures.

« Vous avez le droit d'être de nouveau examiné par un médecin.

« Vous avez le droit de faire prévenir par la police un membre de votre famille, ou les autorités consulaires de votre pays d'origine, en l'occurrence le Congo.

« Vous avez le droit de garder le silence mais tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous.

« C'est terminé pour aujourd'hui. Emmenez-le, Messieurs.



Le lendemain, le commissaire Bertomieux se leva plus tôt que d'habitude, excité par cette affaire peu commune, qui, à cinquante ans, avait réveillé en lui la curiosité du détective, depuis quelques temps érodée par la routine. Une fraîcheur relative trahissait un soleil éclatant dont on aurait pu attendre une température bien plus clémente. Il était huit heures quand il pénétra dans son bureau où l'inspecteur Lambert était déjà face à sa machine à écrire, et le petit chauffeur inquiet, installé pour l'interrogatoire. Comme il en avait l'habitude, le commissaire se manifesta par une phrase entamée dès le seuil de la porte, et sans préambule.

– Bien. Nom, prénom, domicile ?

– Balamba Martin, 12 rue du petit Goave à Meriadek.

– Profession ?

– Chauffeur de taxi, salarié, Monsieur le commissaire.

– J'ai vérifié votre carte de séjour, elle est en règle. Vous êtes Congolais de l'ethnie Lunda. Vous bénéficiez du statut de réfugié.

– La guerre au Congo, c'est très mauvais, Monsieur le commissaire.

– Oui, oui, nous le savons tous. Avez-vous de la famille en France ?

– Juste mon cousin. Moïse Balamba. Il « fait » maçon, Monsieur le commissaire.

– Saviez-vous d'où venait le voyageur que vous preniez en charge ?

– Comme tous les chauffeurs de taxi, commissaire. Nous finissons par connaître les vols et leurs provenances. Celui-là venait du Congo.

– Nous avons épluché les papiers de cet Alexandre. Il était mercenaire et rentrait d'Élisabethville. Il avait encore sur lui toutes les souches de ses cartes d'embarquement, déterminant ses escales.

– Je ne savais pas tout ça, Monsieur le commissaire. Pour moi c'était un voyageur comme les autres, qui rentrait du Congo. C'est tout.

– Avouez que c'est une drôle de coïncidence, tout de même ! Un mercenaire rentrant du Congo meurt accidentellement dans un taxi au chauffeur congolais !

– C'est une coïncidence que je n'ai pas cherchée, commissaire.

– Bien sûr, une coïncidence ne se cherche pas, Monsieur Balamba, mais avouez qu'entre vous, Congolais, et un mercenaire qui se battait au Congo, il y a une certaine unité de lieu qui interpelle ! Je dis seulement que cela est troublant. En sortant de l'aéroport, cet homme s'était donc présenté à vous, et vous l'aviez embarqué comme vous l'auriez fait pour n'importe quel autre client.

– Oui, Monsieur le commissaire.

– Vous mentez, Monsieur Balamba ! Vous mentez ! Nous avons les témoignages de tous vos collègues.

Le commissaire Bertomieux sembla se réjouir de ce mensonge qui aurait pu en supposer d'autres, mais fut désarmé sans attendre par une réponse d'une déconcertante simplicité, tout comme l'était l'accusé.

– Pardon commissaire, j'ai menti par ce que j'ai peur.

Puis, d'une voix tremblante, le chauffeur raconta sa panne, et évoqua l'accord passé avec ses collègues pour reprendre la tête de file dès sa réparation effectuée. Soulagé et repent, il sourit mettant en évidence deux pommettes plus saillantes, et une proalvéolie des incisives supérieures qui ajouta à son air désesparé celui de l'innocence. Le commissaire y fut sensible et son interrogatoire retrouva davantage sa neutralité première.

– Que vous-a-t-il confié durant le trajet ? Il a bien dû décrocher les mâchoires ne serait-ce qu'une fois, bon sang !

– Pas grand chose, commissaire.

– Dites-donc, Balamba ! Vous n'allez pas me dire que sa destination était un quelconque hôtel du coin, n'est ce pas ? Et une fois de plus me couper l'herbe sous les pieds !

– Non, non, pour ça commissaire, j'ai bien retenu là où il voulait aller. Le bar de l'avenue Charles de Gaulle à Sainte Terre. Soi-disant chez sa sœur, ça je ne sais pas si c'est vrai.

– Bien voilà, Monsieur Balamba ! Voilà enfin quelque chose à me mettre sous la dent ! Vous voyez quand vous voulez ?

– Je veux, commissaire. Mais je ne peux pas dire ce que je ne sais pas !

– Bien évidemment. Bon, faites un effort maintenant et dites-moi s'il portait un médaillon à son cou.

– Ah, ça oui commissaire, et même qu'il devait être en cuivre ou quelque chose comme ça.

Le commissaire Bertomieux, satisfait, sortit le bijou du sachet en plastique translucide dans lequel il avait été conservé et le lui présenta.

– Est-ce celui-là ? Le reconnaissez-vous ?

– C'est bien lui commissaire. Il a la forme de l'étoile.

– Il est gravé dessus le prénom « Jacqueline ». Je ne vous demande pas si vous la connaissez, bien sûr, mais en vous parlant, aurait-il évoqué ce mot relativement à un fait

quelconque, à un lieu, peu importe ?

– Non, je n'ai jamais entendu le mot « Jacqueline », commissaire. Je peux même dire que je n'ai jamais connu de « Jacqueline » de ma vie. Vrai de Dieu !

– Bon, bon, ça va, je ne m'attendais pas à plus, abrégea le commissaire, perdu entre simples évidences et curieuses coïncidences.

Certes, l'assemblage de cette succession d'événements était tout à fait plausible. La panne, l'arrivée du mercenaire au moment opportun, le chauffeur congolais, les guêpes sur les gâteaux au miel, tout se tient... Mais cette impression de chaînon manquant... Le commissaire semblait chercher l'inspiration afin de trouver une bonne question qui pût susciter un rebondissement, et pour cela compta sur trois ou quatre bouffées à tirer de sa pipe qu'il bourrait déjà. L'effet stimulant du tabac ne se manifestant pas, et il dut persévérer banalement et machinalement.

– Votre client serait donc décédé hier vers 17 heures.

– Ou quelques minutes avant, commissaire. Je conduisais si vite que je ne pouvais pas me retourner. J'ai compris qu'il était mort au bruit provoqué par sa chute.

– Cela veut dire que vous auriez ouvert votre boîte à gants entre seize heures quinze et seize heures trente, probablement.

– Peut-être bien, Monsieur le commissaire.

– Ne me dites pas qu'à cette heure là et en conduisant, vous aviez eu l'intention de faire un repas ! Alors pourquoi aviez-vous ouvert votre boîte à gants ?

– Pour m'éponger le visage, commissaire. Ma voiture est ancienne et n'est pas équipée de climatiseur. Dès le début de l'été, j'ai toujours un mouchoir dans ma boîte à gants ! Je préfère la chaleur et la sueur au courant d'air des glaces ouvertes. Je suis Africain, commissaire ! C'est normal, n'est-ce pas ?

– Bien, Monsieur Balamba, vos réponses vous viennent un peu trop vite à mon goût. Nous nous reverrons en fin d'après-midi, après l'arrivée du rapport du médecin légiste. Cherchez bien en attendant, au cas où...

La machine à écrire de l'inspecteur Lambert cessa son matraquage et avant que ce dernier ne se levât de sa chaise, le commissaire le harcelait déjà de son style brutal et acide.

– Eh bien, Lambert, qu'attendez-vous ? Le dégel ? Il est plus de midi, et Balamba a toujours réponse à tous. Il doit même savoir ce qui me sera servi dans quelques minutes au restaurant. Allez ! Emmenez-le avant qu'il ne me convertisse à toutes ses logiques sonnettes !



Ce jour là, au menu, soupe aux champignons noirs et Nems dorés et ruisselants. Le commissaire déjeunait au restaurant vietnamien rue Victor Hugo, depuis bien longtemps sa cantine. Il aimait bien les lieux exotiques car il les voulait cosmopolites, et espérait y puiser les différentes approches psychologiques auxquelles il pourrait un jour ou l'autre être confronté. Aujourd'hui, cela n'était pas en vain. Pour la première fois en repartant, il éprouva le besoin de serrer la main du serveur noir, comme pour mieux comprendre par cet intime contact, les méandres de la pensée de tous les hommes de son continent. Lui qui n'avait jamais intégré l'utilité du « bonjour » et de « l'au revoir » en fut tout étonné.

À quatorze heures, il était déjà derrière son bureau, partiellement dissimulé par la fumée épaisse et virevoltante qui s'échappait de sa pipe maintenue entre les dents, car les mains occupées. Il venait de consulter l'annuaire et maintenant composait un numéro de téléphone, l'air impatient. Successivement à la deuxième sonnerie, retentit à son oreille une voix féminine à tonalité haute qui émergeait facilement d'un brouhaha ambiant.

– Bar-café de Sainte Terre, bonjour !

– Commissaire Bertomieux de la police judiciaire, bonjour, Madame.

Un petit silence décompta les quelques secondes nécessaires pour revenir d'une réelle surprise, puis céda la place à la suite du dialogue :

– Excusez-moi, commissaire, je n'ai pas l'habitude d'avoir affaire à...

– Je comprends, je comprends, Madame. Mon appel s'inscrit dans le cadre d'une enquête suite à mort d'homme. Vous me voyez désolé de vous déranger, mais le questionnement s'impose.

– Mon Dieu ! De qui s'agit-il commissaire ? J'espère que...

– Êtes-vous bien Berthe, née Janssens ?

– Oui, d'origine belge.

– Alexandre Janssens, serait-il votre frère ?

Encore un trop petit moment de silence, le temps de revenir d'une bien trop petite émotion.

– Il est mort, n'est ce pas commissaire ?

– J'avais peur de vous surprendre, mais j'avoue que c'est vous qui me surprenez, Madame !

– Il n'y a rien de surprenant, commissaire. Le Cubain que je voyais une fois à chaque mort d'évêque, avait fait de toutes les guerres son métier. Vous avez dû remarquer qu'il était domicilié à Cuba !

– C'est exact, Madame. Vous venez de me confirmer ce que nous savions déjà. Pour le reste, nous reviendrons vers vous le moment venu puisque vous admettez que vous êtes bien sa sœur. *Bip... Bip... Bip...*

Le commissaire Bertomieux venait de raccrocher satisfait, car il venait de découvrir une femme, encore plus hostile aux convenances que lui-même. Deux coups frappés à la porte de son bureau le sortirent de son étonnement relatif.

– Entrez !

– Le rapport du médecin-légiste vient de nous parvenir, patron, déclara l'inspecteur Lambert, dossier à la main. Grand, blond et filiforme, il se cachait derrière une frange rectiligne qui semblait le protéger le moment opportun, des humeurs lunatiques de son chef.

– Fermez la porte et demeurez, Lambert, nous allons l'examiner ensemble. Asseyez-vous et voyons ça.

Le commissaire prit possession du dossier, le feuilleta et alla directement à la page récapitulative qu'il se mit à lire à haute voix :

« Dégradation importante de mastocytes massivement chargés d'antigènes, libérant ainsi une énorme quantité d'histamine. Cette dernière étant le principal médiateur de l'allergie, provoqua un véritable choc anaphylactique, compliqué d'un œdème de Quinck. La victime décéda suite à une perturbation massive et subite de son métabolisme, accompagnée d'une asphyxie due à un double oedème du pharynx et du larynx.

Présence dans le sang d'un très fort dosage en immunoglobuline IgE, anticorps spécifique aux hyménoptères : Il s'agit donc bien du poison libéré par la piqûre d'une guêpe, abeille ou frelon.

Le nombre de piqûres relevé, entre celles du chauffeur préalablement examiné et celles de la victime, s'élève à sept. Seule la guêpe, ne perdant pas son harpon après le passage à l'acte, peut repiquer plusieurs fois de suite, d'où sept piqûres pour seulement trois guêpes retrouvées.

Analyse toxicologique du cheveu négative.

Conclusion : unique étiologie du décès de la victime, l'allergie au poison contracté par plusieurs piqûres de guêpes.

P.S. En l'absence de récentes blessures, de fractures, de traces de violences, ou d'autres lésions cutanées, l'autopsie et la radiographie ont été jugées d'aucune utilité. La blessure à la cheville gauche de la victime est antérieure au décès, car le pied est immobilisé et plâtré.

Le médecin-légiste de l'hôpital. »

Malgré ce jargon déroutant, le commissaire Bertomieux comprit que ce rapport venait de tomber tel un couperet, décapitant son enquête et surtout ses pressentiments. Il décripa ses doigts, laissa choir le dossier sur le bureau, et dans le même élan ses deux bras de part et d'autre de son fauteuil en cuir noir. Il rendait les armes perplexe et inassouvi, suite à un bout de papier signé par un homme en blouse blanche.

– Pourquoi vous obstinez-vous, patron, lui fit remarquer l'inspecteur Lambert. Tout colle, tout est clair !

– Clair, vous avez dit clair, Lambert ? Vous ne savez voir que par temps clair ! Moi je vois par tous les temps, dans la brume et dans le noir, sauf qu'il ne suffit pas de voir.... Vous rendez-vous

compte, Lambert, que même les arguments politiques se liguent pour contrarier mon intuition ?

– Je ne vois pas, patron. La politique et moi...

– Je vais vous la faire simple, Lambert, et ne me dites pas que vous n'avez pas compris !

Martin Balamba, le chauffeur, il est de l'ethnie des Lundas du sud-Katanga, qui dans la guerre du Congo soutiennent le président Tshombé et sa sécession. Alexandre, le mercenaire, payé comme tous ses compères, se battait pour le compte du même Tshombé. Donc Martin Balamba et Alexandre sont du même bord, la guerre ne les sépare pas, et n'ont aucune raison de s'entre tuer.

– La logique voudrait que Balamba soit donc innocent.

– C'est ça Lambert. La logique politique le voudrait puisque les deux hommes sont du même bord. Et pourtant Lambert, je vous le dis et je l'affirme, cette affaire apparemment banale, un jour prendra un tout autre visage. La coïncidence est un fait insolite, isolé. Toute une suite de coïncidences n'en est plus et ressemble à un diabolique arrangement. La panne du chauffeur réparée juste au moment où le mercenaire se présente pour embarquer ! Et pour un mercenaire, quel chauffeur ! Un Congolais, pour ne pas dire un chauffeur attiré, un chauffeur particulier ! Et trois guêpes qui rentrent dans la boîte à gants, ce jour là ! Ce jour là où le passager est comme par hasard allergique aux piqûres de ces bestioles ! Non, trop de coïncidences tue la coïncidence, à aucun moment je ne saurai m'y résoudre. Je n'ai plus d'arguments en dehors de ceux que me suggère ma simple intuition. Libérez Martin Balamba, l'affaire est classée. Aussi, je vous charge de toutes les formalités pour la restitution du corps à sa famille, réduite à la personne de sa sœur Berthe Janssens, bar de l'avenue Charles de Gaulle à Sainte Terre.

– C'est noté, patron. Tout sera fait selon vos instructions.

– Allez Lambert, ajouta le commissaire, qui n'avait toujours pas appris un simple rudiment des bonnes manières.

Comme une star tombe un jour dans l'anonymat, l'officier Bertomieux retomba dans la médiocrité de ses affaires quotidiennes. Sur les bancs du long couloir du commissariat ne siégeait qu'un échantillon restreint de la délinquance ; un voleur de mobylette, un ivrogne cabossé, un maquereau de quartier...Vraiment pas de quoi provoquer le soupçon d'une décharge d'adrénaline. L'affaire du mercenaire, non résolue à ses yeux et quand même elle ne le serait jamais, relevait tout de même des conflits internationaux et du voyage. Elle eut pu lui faire vivre une tout autre dimension de sa fonction, une dimension haute en prestige, et de surcroît intéressante par le caractère exotique de son objet. Entre trois murs nus et dans son dos celui qui alternait le portrait des présidents successifs, il avait passé trop de temps. Les placards métalliques vert-bouteille dégueulaient les dossiers insipides, et certains néons suspendus clignotaient en permanence, hésitant à persévérer. Au milieu de cette routine figée dans la morosité, le commissaire Bertomieux décida de prolonger son exaltante enquête décapitée, ne serait ce que le temps de l'enterrement de ce mercenaire qui, mort, le narguait encore.

**Lisez la suite dans *Jacqueline ou les gênes assassins*
en vente sur ce site**

**© éditions du Masque d'Or, 2018
tous droits réservés**